

langue (1). La race, parlez-nous-en pour les peuples qui ont eu une longue vie historique, pour ceux que d'originales et fortes croyances, que de dures épreuves, que d'héroïques efforts pour lutter contre l'étranger, une civilisation bien des fois séculaire et un grand travail intellectuel ont comme affinés au creuset et fondus en un lingot de métal homogène et pur, sans pailles ni scories ! Parlez-nous de race à propos des Juifs ou des Grecs, des Hindous ou des Chinois ; nous saurons alors ce que vous voulez dire ! Avez-vous à faire comprendre le génie de ces nations et le rôle qu'elles ont joué ou qu'elles jouent dans le monde, vous serez en droit d'expliquer, dans une large mesure, le présent par le passé, par les traits plus marqués de siècle en siècle que l'hérédité a gravés dans l'âme de ces peuples. Il s'est formé de cette manière, sous des influences qui se sont perpétuées et ont agi dans le même sens pendant des siècles, ce que l'on appelle, en zoologie et en botanique, une variété ; ce type secondaire est devenu assez stable pour survivre ensuite à la disparition des circonstances qui l'ont créé, pour ne s'altérer et ne se dénaturer qu'avec une extrême lenteur, même dans un milieu nouveau et après de nombreux croisements. Cet élément de la race, il faut donc en tenir grand compte quand on écrit l'histoire du monde civilisé, de la société antique ou des sociétés modernes ; mais s'agit-il de tribus barbares qui vivent clair-semées sur un vaste territoire, et où le lien est si lâche entre les individus, les familles et les groupes, qu'il se dénoue sans cesse : alors n'est-ce point ailleurs qu'il faut chercher le secret des ressemblances et des différences qui rapprochent ou séparent l'une de l'autre telle ou telle de ces tribus ? Dans ce cas, les lois générales qui président à la croissance de l'homme, les circonstances et les milieux qui agissent sur lui avec une force dont la direction et le jeu ne sont plus un mystère pour la science, voilà surtout ce qui doit fournir à l'historien les solutions qu'il poursuit. A propos de sauvages dont le passé se perd dans une nuit sans conscience et sans mémoire, à propos de ces états rudimentaires et de ces croyances primitives, insister sur la race et sur ses caractères propres, c'est vous engager dans une voie dangereuse. Vous aurez compliqué le problème au lieu de le simplifier, et, pour vous tirer d'affaire, vous irez multipliant les hypothèses, supposant démontré ce qui n'est même pas probable, perdant de vue les faits et mettant vos imaginations à la place de la réalité.

Ce qui nous suggère surtout ces observations, ce sont les pages que M. Dumont a consacrées à l'Albanie. Il l'a étudiée sur place ainsi que dans les livres, si remarquables tous trois, surtout le premier, de MM. de Hahn, Reinhold et Hecquard (2). D'après ses notes et ses lectures, il expose et décrit de la manière la plus lucide le régime du clan, avec les mœurs et les institutions qu'il comporte dans un pays de hautes montagnes incultes et d'étroites vallées. Là, les hommes vivent séparés par ces barrières naturelles en petits groupes qui d'ordinaire s'ignorent l'un l'autre, et qui ne se rapprochent

guère que pour se combattre, quand la guerre s'allume à propos d'un pâturage ou d'un champ contesté entre deux tribus. Les rapports avec la société que nous peignent l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont frappants, et l'auteur les signale à chaque pas avec beaucoup de tact et de finesse. Pourquoi les Albanais sont-ils restés, depuis trois mille ans peut-être, dans cet état tout primitif que les Grecs ont si vite dépassé ? pourquoi n'ont-ils pas appris à noter les sons de leur idiome ? pourquoi n'ont-ils pas eu de littérature, tandis que les Grecs, parlés du même point, donnaient au monde les poèmes homériques et tout ce qui a suivi ce merveilleux début ? Albanais et Grecs semblent descendre d'une même souche ; le sol et le climat étaient, sinon tout à fait pareils, au moins fort semblables : la seule différence importante, c'est que la configuration de la Grèce, toute creusée de golfes profonds et tout entourée d'îles, mettant partout les flots à la portée de ses habitants et paraissant les convier à se risquer sur cet élément, leur fournissait, pour se visiter les uns les autres et pour explorer le monde, « les routes humides de la mer », *ποντιου ὑγρὰ κλυεθα* (1). Cette seule différence suffit-elle à rendre compte de la dissemblance des destinées ? Il y a là un problème qu'il est plus facile de poser que de résoudre.

Sur le caractère grec lui-même, sur ses traits particuliers tels qu'ils se manifestent dans l'antiquité et tels qu'on les trouve encore de nos jours, il y a aussi, dans les chapitres premier et sixième de M. Dumont, des remarques qui témoignent d'un rare sens historique : nous ne croyons pas que personne ait jamais mieux analysé ce que l'on peut appeler l'hellénisme. Pour donner, en finissant, quelque idée de la manière et du style de notre voyageur, ou plutôt de notre historien, nous ne pouvons mieux faire que de citer les pages où, avant de poser la plume, il résume ses observations et son jugement sur la race grecque, son passé, son présent et son avenir :

« Quand l'histoire rencontre une race qui a traversé, sans mourir, les catastrophes les plus graves, qui a résisté à toutes les atteintes, qui conserve, après tant de siècles d'esclavages divers, sa langue aussi vieille qu'Homère, des mœurs et une forme d'esprit que nous retrouvons dans le plus lointain passé, et d'éternelles espérances, le sentiment de respect que nous éprouvons ne doit rien à un enthousiasme facile ; il est justifié par le spectacle si différent que nous offre la vie des autres nations. Le premier mérite des Grecs est de n'avoir pas péri. Comme Israël a vécu parce qu'il possédait au plus haut point l'absolue confiance dans la dignité de ses sentiments religieux, les Grecs ont dû de ne pas mourir à l'estime qu'ils avaient pour leurs qualités intellectuelles, à leur passion pour l'indépendance. Semblables au peuple de Dieu en ce sens qu'ils ont été, comme lui, les maîtres de notre éducation, ils en diffèrent en cela qu'ils sont plus nombreux et qu'ils ont toujours poursuivi des projets de politique terrestre. Ils attendent non pas le Messie, mais la liberté de toute leur race. Ils l'attendent depuis près de dix-huit siècles et l'on voit déjà que tout n'est pas chimère dans ces espérances. Ils savent bien, même quand ils se plaignent de l'Occident, que, vivant des œuvres de leur passé, nous avons fait avec eux un traité d'amitié qui a pour garant de notre part une reconnaissance déjà vieille ; ils savent aussi qu'enthousiastes comme ils le

(1) Voy. à ce sujet les fines et curieuses remarques de M. Max Müller dans ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, 1<sup>re</sup> leçon (trad. Harris et Perrot). M. Müller avait déjà touché à ce sujet dans la première de ses leçons. (Trad. Harris et Perrot, 2<sup>e</sup> édit., 1867, p. 370-371.)

(2) Georges von Hahn, *Albanische Studien*, 1854, in-8°, 3 parties. — Reinhold, *Noctes Pelasgicae*. — Hecquard, *Histoire et description de la haute Albanie*.

(1) Sur le vrai sens du mot *ποντιου*, le chemin universel, le chemin qui mène partout où l'on veut aller, voyez Max Müller, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, t. II, p. 33, trad. Harris et Perrot.

Sont des choses de l'esprit et du progrès, quelles que soient leurs fautes, ils auront toujours des défenseurs passionnés parmi nous; qu'à l'heure même où nous nous montrons le plus sévères pour eux, nous sommes prêts à répondre encore à leurs vœux les plus ardents, à les réaliser au moins en partie. Comme la disparition des Grecs ne saurait être une hypothèse admissible, que le progrès est en Orient comme partout une nécessité, notre affection ne nous trompe pas.

» L'hellénisme est compromis au nord par le réveil des Slaves, par les défauts de l'Église orthodoxe; il a cependant fait depuis cinquante ans de grands progrès: il a été reconnu par l'Europe, qui l'a reçu dans ses conseils en lui donnant un représentant légal, le royaume de Grèce. Il a transporté chez lui l'éducation et les méthodes de l'Occident avec plus d'enthousiasme, il est vrai, que de succès, mais non sans une vue nette que là était pour lui un principe de salut. Il abuse de l'activité politique, mais il s'est donné une des constitutions les plus libérales qui soient en Europe. Il n'est ni à croire ni à souhaiter qu'il prenne jamais tout à fait l'esprit de l'Occident. La force de gouverner de nombreuses nations d'autre race, pour le bien de ces nations mêmes, lui manquera peut-être toujours: en poursuivant la *grande idée*, il atteindra des résultats plus modestes et encore heureux. Il a dû beaucoup, lors de la guerre de l'Indépendance, à un peuple qui lui est à tous égards inférieur, à ces Albanais qui ont fourni de si braves soldats à la révolution. Les Épirotes, mélange de Grecs et d'Albanais, ont un esprit moins prompt que les Hellènes purs: leurs défauts mêmes seraient utiles à la Grèce. Les Hellènes des riches colonies, s'ils prenaient part au gouvernement du royaume, lui prêteraient le secours de leur expérience, de leur talent, de leur esprit de suite, de leur connaissance pratique des affaires; ce sont là les souhaits les plus ardents que doit former l'hellénisme. Des mille moyens que les politiques d'Athènes imaginèrent pour les réaliser, le plus simple, celui qui ne demande l'aide de personne, serait de donner enfin à la monarchie une administration sérieuse, de développer la richesse publique, d'assurer ainsi aux Grecs un principe d'influence qui leur a toujours manqué, de créer en même temps dans ce pays un parti qui s'opposât de toutes ses forces à ces changements perpétuels où ce peuple s'épuise, où l'esprit de la nation compromet ses plus sérieuses qualités. »

G. PERROT.

## L'INSURRECTION DE CUBA

*Tout va la cruche à l'eau*, dit le proverbe, *qu'à la fin elle se casse*. Cet adage nous semble assez bien s'appliquer à l'autorité de l'Espagne sur sa malheureuse colonie de Cuba. Voilà plus de trois cents ans que Cuba gémit et plus de cinquante ans qu'elle se débat sous l'étreinte du principe d'autorité. Si victorieux qu'il ait été jusqu'à 1868 et qu'il affiche la prétention d'être encore, il faudra bien qu'il découvre à la fin l'inanité profonde de toute idée qui n'a point ses racines dans la conscience et dans la justice humaines. Il y a quelque chose à la fois de dérisoire et de tragique à entendre l'Espagne répéter, depuis un demi-siècle, à chaque fois que les infortunés Cubains se soulèvent: « Posez d'abord les armes, et les réformes ensuite vous seront accordées. Nous ne traitons point avec des rebelles: soumettez-vous; c'est le premier, c'est l'unique moyen de s'entendre. » Si ce conseil est parfois écouté, les cours martiales commencent leur office, le sang

ruisselle, les réformes sont renvoyées aux calendes grecques, et la tyrannie est cimentée.

Et voilà, comme nous le disons, plus de cinquante ans que cela dure! La première révolte de Cuba eut lieu contre Joseph, sous le drapeau de la fidélité aux Bourbons. Mais au fond, l'attachement à la maison d'Espagne n'avait aucune part à l'affaire. La mère patrie était vaincue chez elle; les Cubains espéraient en profiter, voilà tout. Les Bourbons ne s'y sont point trompés, et, réinstallés en Espagne, ils ont fait peser un joug de fer sur Cuba. Du reste, il faut le dire: le tort en est bien moins à eux qu'à l'Espagne tout entière; c'est la nation espagnole, le génie castillan, les préjugés castillans, l'aveuglement et l'orgueil castillans, qui ont fait, au plein xix<sup>e</sup> siècle, cette étrange gageure de tenir un coin du monde sous le régime de Charles-Quint, de dénier tous droits politiques à une population de 1500 000 âmes. La chute d'Isabelle n'a rien ou presque rien changé, dans ses rapports avec les colonies, aux vieux errements de la mère patrie; M. Zorrilla lui-même n'a pas agi autrement, envers elles, que les ministres de la reine, et si les Cubains ont fait de la révolution de septembre le signal d'un nouveau soulèvement, c'est qu'ils ne voyaient point dans les événements de Madrid l'espérance de s'affranchir autrement que par la force. Ils ont pensé que la puissance de compression qui les maintenait en serait diminuée, voilà tout. Mais ils avaient une trop longue expérience de leurs maîtres pour se flatter qu'un rayon de lumière, en matière de gouvernement colonial, pût pénétrer dans leur esprit.

Et, en effet, l'insurrection grandissant depuis cinq ans n'a pas encore réussi à dessiller les yeux de l'Espagne, à l'amener à résipiscence, à lui faire comprendre que les conditions de sa souveraineté ont dû changer et ont changé depuis Philippe II. C'est un exemple de ce que peut laisser d'obscurité dans l'esprit d'un peuple, grand et noble d'ailleurs, le règne prolongé de l'erreur sur les premiers principes de morale et de philosophie.

Le régime et plus encore les pratiques administratives auxquelles sont soumis les derniers lambeaux de l'empire des Indes occidentales, forment comme une tache noire, ou, pour mieux dire, une tache rouge de sang au milieu de la carte du monde civilisé. La peine de mort, si chère aux Espagnols, y sert sans cesse de corollaire aux abus, et l'opinion que les colonies n'existent que pour l'intérêt de la mère patrie, sans aucune réserve d'humanité et de justice, nous était exprimée à nous-même par un des capitaines généraux de l'île de Cuba, il n'y a guère plus de vingt ans. Longtemps après, en 1865, M. Ernest Duvergier de Hauranne trouvait cette même opinion en pleine vigueur chez les administrateurs de la colonie, et dans une vive esquisse, publiée par la *Revue des deux mondes*, il pouvait dire, en restant dans la plus stricte vérité:

« Le gouvernement colonial, c'est-à-dire le capitaine général de l'île, réunit dans ses mains toutes les attributions et tous les pouvoirs. Ce gouvernement est un modèle de centralisation administrative bien plus parfait que celui des pachas de Turquie. Du reste, le système est fort commode: le gouvernement lève les impôts et laisse le reste à la nature. Sa seule affaire est de battre monnaie et de tenir dans la soumission *la siempre fiel isla de Cuba*. Les fonctionnaires sont les sangsues altérées qui, des marais stagnants de la mère patrie, viennent se repaître d'un sang

» riche et nouveau. L'armée, la police, une justice vénales,  
 » un fisc insatiable, voilà les ressorts de ce gouvernement.  
 » L'idée mère qui l'inspire, c'est que l'autorité n'a pour objet  
 » que l'extorsion. »

Dans son ouvrage des *Indes occidentales*, M. Anthony Trollope ne s'exprime guère autrement : « Les Cubains, dit-il, n'ont d'autre privilège que celui de payer l'impôt. Tous les emplois publics sont le patrimoine exclusif des Espagnols... » Et ailleurs : « Aucun créole n'a voix au chapitre dans son propre pays. Il n'a pas même la consolation de penser que ses maîtres sont ses compatriotes. »

Il n'y a, sur la domination oppressive et surannée de l'Espagne dans les îles de Cuba et de Puerto Rico, qu'un témoignage unanime, et les consuls des nations libres ont assisté là, de tous temps, à de déplorables spectacles. L'un d'eux, respectable par son âge et par son expérience des affaires, avait fait un recueil des actes arbitraires et exorbitants dont il avait été témoin. Son caractère public l'empêcha de le publier ; mais M. E. Duvergier de Haframme en a vu assez dans un rapide coup d'œil, pour que l'on devine, par son esquisse, tout ce qu'on peut apprendre pendant un séjour prolongé.

Cependant les intérêts des nations européennes se combinaient de telle sorte dans la question de Cuba que les choses fussent demeurées éternellement en l'état et qu'un voile officiel eût continué de tout couvrir, sans la puissante levée de boucliers qui suivit de près, dans la grande Antille espagnole, le renversement d'Isabelle. L'insurrection conduite par Carlos Manuel Cespedès ne ressemble point à celles qui l'ont précédée. Sa puissance, sa durée, l'affranchissement des noirs par les insurgés, l'immixtion peu déguisée des Anglo-Saxons, l'établissement d'une junta de secours à New-York, enfin les complications politiques qui se produisent dans la mère patrie, tout lui promet un meilleur avenir. Il est donc intéressant de passer en revue les traits principaux de cette insurrection formidable qui a cru fonder l'indépendance de la patrie et qui, plus probablement, a préparé son absorption dans le grand corps américain.

L'étendard de la révolte a été levé dans la plantation de Démayagua, appartenant à Manuel Cespedès, à peu de distance de Yara, dans le district oriental. Cespedès était connu comme un légiste instruit et comme un riche planteur. Les temps étant venus, il ne tarda pas à se voir entouré des propriétaires ses voisins et de gens respectables. Ce ne fut d'abord qu'un petit noyau de patriotes auquel Cespedès adjoignit ses esclaves en leur donnant immédiatement la liberté. Son ami Aguilera vint le rejoindre, et tous deux se promirent de ne jamais poser les armes qu'ils n'eussent affranchi leur patrie. Leur troupe était peu nombreuse et mal équipée. Elle ne se composait d'abord que de cent quarante-sept hommes armés de quarante-cinq carabines et de longs couteaux que portent les gens de la campagne et qu'on appelle *machetés*. On ne possédait que quatre fusils et une douzaine de pistolets. Cependant, en trois jours, l'armée insurrectionnelle, grossie des contingents des districts de Bayamo, Manzanillo, Jiguani et Las Tunas, s'élevait au chiffre de quatre mille hommes. Avant la fin du mois, Cespedès avait neuf mille hommes sous ses ordres.

Le 10 octobre, les chefs de l'insurrection publièrent, à Manzanillo, la déclaration d'indépendance. Ce document, semblable par la forme et les griefs qu'il invoque à tous les

autres du même genre, se termine par ces paroles : « Dovant le Dieu de notre conscience et en présence des nations civilisées, nous affirmons la droiture de nos intentions. La vengeance ni l'ambition ne nous inspirent. Nous ne demandons qu'à être libres et à voir libres nos frères. Nous croyons que tel est le dessein du Créateur et qu'il a fait tous les hommes égaux. De là, notre amour de la tolérance, de l'ordre, et de la justice. Nous désirons l'abolition graduelle de l'esclavage avec indemnité pour les propriétaires. Nous admettons le suffrage universel, véritable exercice de la souveraineté du peuple. Nous demandons en tout un religieux respect pour les droits de l'homme, comme étant la base de toute liberté et de toute grandeur. »

La première rencontre eut lieu le 13 avec la garnison de Yara. Les Espagnols furent repoussés, et la ville de Yara tomba au pouvoir des insurgés. Le 8 novembre, ils étaient déjà près de Santiago de Cuba et ils défirent un corps de troupes envoyé à leur rencontre. Ils s'approchèrent à un mille de cette capitale et coupèrent l'aqueduc qui l'approvisionne d'eau potable. Le comte Valmaseda, commandant des forces espagnoles, marcha en personne contre Cespedès. Le général Lersundi lui envoya de la Havane toutes les troupes disponibles, et en même temps mit le pays en état de siège et le soumit aux plus rigoureuses mesures. Défense de publier aucune nouvelle favorable aux insurgés ; ordre d'enregistrer des victoires au compte des troupes espagnoles ; ordre d'arrêter tous les suspects ; ordre d'instituer des commissions militaires jusque dans les villages pourvus de garnisons et de procéder à des jugements sommaires. Il faut le reconnaître : le capitaine général n'en fut pas tout à fait pour ses peines. Le plan des insurgés, qui embrassait les districts de l'ouest aussi bien que ceux de l'est, avorta à moitié. Le soulèvement de cette partie de l'île qu'on désigne en langue populaire à Cuba par le nom de *Fuella abajo*, fut arrêté avant que d'avoir pu se produire. Au nombre des arrestations préventives, se trouva justement celle du senor Augustin Santa Rosa, son chef désigné, et sa mort mit la déroute dans son parti.

Cependant le capitaine général, ne se sentant point en force, et sachant que l'Espagne ne pouvait lui envoyer de suffisants renforts, prit la désastreuse mesure de lever une troupe dans l'île même. On la composa des seuls éléments qui fussent à la dévotion de l'Espagne, c'est-à-dire des émigrants espagnols, qui forment à peu près le huitième de la population blanche. Ces émigrants, presque tous aventuriers venus pour faire fortune, sont animés contre les créoles des sentiments les plus hostiles. L'espoir de la haute paye, l'avantage de trouver un emploi facile, le plaisir de satisfaire leur haine contre les Cubains rendit leur enrôlement aisé. C'est pour cela qu'on les a nommés les *volontaires*. En réalité, c'est une troupe espagnole moins disciplinée que l'autre. Par la suite, cette troupe s'est recrutée d'aventuriers de tous les pays, et le *Times* du 19 février de cette année portait le nombre des *heroicos voluntarios de Cuba*, comme parlent les bulletins d'Espagne, à 41 000 pour la seule ville de la Havane, et à 60 000 pour l'île entière.

Les volontaires donnèrent bientôt au capitaine général un échantillon de leur savoir-faire. Les créoles de la Havane, gardés à vue par des milliers de soldats, avaient cherché quelque moyen de coopérer à l'insurrection. Sous le nom de *Société des Travailleurs*, ils réunissaient de l'argent, des vêtements, des vivres. Les femmes donnaient leurs bijoux, les

hommes leurs épargnes. Le bruit vint à se répandre que le produit de certaines représentations au théâtre de Villanueva recevrait cet emploi patriotique. C'était là probablement une manœuvre d'impresarios hardis. Aussitôt la salle fut comble. Des cris même de *Vive Cuba libre!* se firent entendre, et la solennité théâtrale prit tout à fait le caractère d'une manifestation.

A ce moment, les troupes régulières parties en campagne contre les insurgés de l'est avaient laissé aux volontaires le service dans la capitale. On jassure qu'il y eut ce jour-là de leur part préméditation et guet-apens; que deux bataillons, le 5<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup>, s'étaient cachés dans un fossé voisin, bien avant que les spectateurs ne s'assemblent. Quoi qu'il en soit, vers neuf heures et demie, comme on demandait à grands cris la levée du rideau pour le second acte, la détonation d'un pistolet se fit entendre. C'était un signal. Aussitôt des coups de fusil se croisèrent de tous les points de la salle. L'assistance épouvantée se précipita vers les portes, et là, entassés, les spectateurs sans armes offrirent un but commode aux fusils des volontaires. Un cri d'horreur se répandit dans la ville et jusque sur les bâtiments de guerre étrangers en station dans le port, — car ils avaient des officiers à terre et pouvaient les croire au théâtre. La fusillade dans la salle ne dura pas moins d'une heure et demie; après quoi les volontaires, laissant le parterre jonché de cadavres, se retirèrent comme sur un mot d'ordre.

Il faut le dire, le capitaine général se hâta de désavouer l'acte des volontaires; mais il agit mollement contre eux; sa proclamation même était ambiguë et il était aisé de voir que cette troupe sauvage et indisciplinée lui était à la fois redoutable et nécessaire. Il est certain que depuis que Lersundi a eu la fatale idée d'insituer cette milice détestable, lui et ses successeurs ont bien souvent songé au moyen d'imiter le sultan Mahmoud et Méhémet-Ali dans leurs procédés envers les mameluks et les janissaires. Mais jusqu'à présent ce sont les volontaires qui ont gardé l'avantage dans cette guerre de mutuelle défiance. Ce sont eux qui ont sans cesse forcé la main aux autorités espagnoles; eux qui ont fait partir le capitaine général Dulce et le général Caballero de Rodas; eux, qui ont massacré les habitants paisibles au théâtre de la Havane; qui ont renouvelé ce massacre dans des conditions non moins révoltantes au *Café du Louvre* dans la même ville; eux qui ont trempé, plus que les autorités régulières elles-mêmes, dans l'assassinat juridique des étudiants. Ces bataillons, leurs colonels et le *Casino espagnol* ou club espagnol, constituent un véritable État dans l'État, comme le disait fort bien ce printemps le correspondant du *Times*, et les éloges pompeux des bulletins de Madrid sur la bravoure et la fidélité de cette milice ne trompent que ceux qui veulent être trompés.

D'un autre côté, pendant que les volontaires massacraient des populations sans armes, les généraux espagnols ne chômaient guère. Le 4 avril 1869, le comte Valmaseda datait de Bayamo la proclamation suivante :

« 1<sup>o</sup> Tout individu au-dessus de quinze ans qui sera trouvé hors de sa propriété (*finca*) et qui ne pourra justifier des motifs de sa absence sera immédiatement fusillé.

» 2<sup>o</sup> Toute habitation que l'on trouvera inoccupée sera brûlée par les troupes.

» 3<sup>o</sup> Toute maison sur laquelle ne flottera pas un pavillon blanc, en signe que ses habitants demandent la paix et sont

dévotés au gouvernement national, sera réduite en cendres. »

C'est de ce document que M. Fish, le ministre américain, disait : « Pour l'honneur de la civilisation chrétienne, j'espère que ce document est faux. » Mais cette espérance chez M. Fish n'était qu'une figure de rhétorique. Il savait aussi bien qu'aucun de nous que c'est ainsi qu'ont agi et surtout qu'ont parlé de tout temps les autorités espagnoles. Qui n'a lu dans le charmant roman de Manzoni cette série de proclamations (historiques) que faisaient en Lombardie les lieutenants de Philippe IV? Qui n'a jeté les yeux sur la partie officielle de quelque journal de Madrid en temps de guerres civiles et de révolutions? Qui ne se souvient encore de cet arrêté de l'alcalde du palais, dans la dernière année du règne d'Isabelle, qui, vu l'état de siège, portait la *peine de mort* contre « quiconque prêterait directement ou indirectement son concours aux fauteurs de la révolution »?

Nous trouvons parmi les livres publiés à New-York sur les affaires de Cuba pendant ces dernières années, un ouvrage écrit avec tous les caractères de la vérité et intitulé *le Livre du sang*. — C'est un récit authentique des actes et de la politique de l'Espagne moderne envers Cuba pendant la guerre de l'indépendance. « Il contient, pour nous servir de ses propres expressions, le catalogue des personnes fusillées de sang-froid par ordre du gouvernement espagnol. Le relevé, avec les noms, prénoms et lieux de naissance, en est pris dans le journal officiel. Ce sont pour la plupart des suspects, et l'on donnera une idée de cette boucherie en disant que leur nombre s'élève à dix-huit cent vingt-huit. — Nous donnons aussi, poursuit l'auteur, une liste de ceux qui ont été fusillés pour avoir été pris les armes à la main, celle-ci nécessairement moins exacte et moins circonstanciée que l'autre. Quant à ceux qui sont tombés sur le champ de bataille, nous n'en parlons point, pas plus que des victimes des massacres en masse exécutés par les volontaires. »

De leur côté, les Espagnols payent leur rigueur obstinée par les pertes qu'ils subissent dans les ravins, les chemins creux, les champs de cannes, qui leur dérobent l'adversaire. Le climat conspire puissamment avec l'insurrection, et les lettres saisies sur les prisonniers et publiées à New-York attestent de la part des soldats, sinon de celle des autorités, un découragement profond. Il est fort difficile d'avoir des renseignements certains sur l'état des choses. Le gouvernement colonial et le gouvernement de Madrid se font plus que jamais une politique de couvrir d'un voile épais les affaires de Cuba; — s'en rapporter aux publications faites par la *junte* d'indépendance siégeant à New-York, serait par trop naïf. C'est surtout dans le *Times* et dans le *Daily News*, généralement très-bien servis par leurs correspondants que l'on peut trouver des informations sur la situation de l'armée cubaine. En ce qui concerne l'armée espagnole, les renseignements sont plus faciles à se procurer, parce que le *Diario de la Marina*, journal officiel de la Havane, ne manque pas d'enregistrer, pour la plus grande gloire du gouvernement espagnol, les débarquements de troupes qui se font dans l'île. On y voit qu'au commencement de l'insurrection l'Espagne y avait vingt mille hommes; qu'à la fin de 1871, c'est-à-dire deux ans après, elle avait envoyé des renforts s'élevant au chiffre de soixante mille; que, depuis, ces envois ont été continués dans la même proportion, sans parler de la création du corps des volontaires, environ soixante mille hommes aussi, qui, comme nous l'avons dit, sont également presque tous des Espagnols. Le *Diario de la Marina*

est plus discret sur le chiffre des troupes réembarquées; mais la presse de Madrid avouait, le 1<sup>er</sup> février 1874, la perte de trente mille hommes dont dix-sept cent quarante-huit officiers. Ce nombre a doublé aujourd'hui, car le climat étant la principale cause de ces pertes, elles se proportionnent au chiffre de l'armée en campagne. Aussi M. Fish pouvait-il dire, le 29 octobre de l'année dernière, dans une dépêche adressée au ministre des États-Unis à Madrid : « Les efforts inutiles tentés par le gouvernement d'Espagne pour vaincre l'insurrection cubaine ont déjà coûté la vie à cent mille hommes. » Et dans sa réponse à cette dépêche, le général Sickles annonçait un nouvel embarquement de vingt mille hommes. « Rien, disait ce diplomate, n'est plus propre à montrer la différence qui existe entre le système colonial anglais et le système colonial espagnol, que ce fait caractéristique : à l'heure qu'il est, le Canada n'a pas un soldat anglais, et une armée permanente est jugée nécessaire pour retenir Cuba dans une allégeance forcée. » L'Espagne ne paye pas seulement par des sacrifices humains la fausseté de son système. Elle l'a payée aussi de sa tranquillité intérieure à Alcoy, dans la Navarre et dans les Pyrénées. Elle le paye aujourd'hui à Carthagène et sur bien d'autres points de son territoire où l'armée employée contre Cuba pourrait avoir une destination plus utile. Les carlistes et les intransigeants se sont chargés de venger les colonies.

Nous n'entrerons point dans le long récit des efforts tentés par la *junte d'enquête* formée à Madrid pour arriver à une entente sur le terrain des intérêts mutuels; c'est déjà de l'histoire ancienne, et la junte, ou du moins la fraction de la junte qui représentait les Cubains, est revenue dans l'île en déclarant qu'il fallait renoncer à tout espoir, et qu'elle n'avait pas même pu jouir, dans ses séances, de la liberté de discussion. Le parti de la réforme à Cuba s'est presque entièrement fondu dans le parti de l'indépendance absolue. Aujourd'hui le tiers de la colonie est soumis au gouvernement insurrectionnel formé d'une Chambre élective qui fait les lois, d'un pouvoir exécutif qui les applique, d'un corps judiciaire qui fonctionne régulièrement, et d'une armée qui, pour n'être pas très-nombreuse, n'en est pas moins difficile à vaincre. Les autorités coloniales espagnoles ne la portent qu'au chiffre de huit ou de neuf mille hommes; la *junte* de New-York dit quinze mille. Mais ce chiffre n'a qu'une importance secondaire; ce qui fait sa force, dit le correspondant du *Times*, c'est précisément qu'elle ne soit pas plus nombreuse que ne l'exigent les nécessités présentes de la guerre; c'est qu'elle puisse se nourrir aisément et qu'elle garde un rapport exact avec les ressources dont elle dispose en munitions et en vivres; c'est que la perte de ce juste rapport ne l'expose point à devenir, comme les bandes espagnoles, une armée de brigands; c'est enfin qu'elle se recrute incessamment dans une pépinière de cent cinquante mille « insurgés latents » qui depuis cinq ans ont comblé les vides faits dans ses rangs et maintenu son effectif à un chiffre toujours le même; l'avantage de la position et du climat est tellement en faveur des Cubains, qu'il ne leur convient point de combattre autrement qu'à nombre inégal.

La partie insurgée de l'île est soumise à une constitution votée le 10 avril 1869, à Guaimaro, par une Convention plus ou moins régulière, et ratifiée plus tard par un Congrès un peu plus légalement assemblé. Cette constitution est républicaine, et il s'est trouvé que la colonie avait précédé la mère

patric dans la voie qu'elle a depuis suivie. Le cabinet actuel est composé du président don Carlos Manuel Cespedès, d'un ministre d'État, d'un ministre de la guerre, d'un ministre de l'intérieur et des finances. La judicature est établie à trois degrés et, comme nous l'avons dit, elle fonctionne régulièrement. Les Cubains citent avec orgueil les jugements impartiaux rendus dans les affaires où sont impliqués des Espagnols et les comparent avec les sentences barbares portées, chez leurs ennemis, par les tribunaux militaires. Ils comparent également l'indépendance qu'ils assurent aux juges avec l'intervention du capitaine général dans les affaires judiciaires. On cite, comme preuve de cette intervention peu déguisée, cette pièce irréfutable :

*Ént-majors de la capitainerie générale de l'île de Cuba.*

La cour martiale siégeant en cette ville et jugeant en l'affaire de José Valdez Nodarse, accusé de paroles séditieuses, a condamné ledit Valdez à six ans de travaux forcés. Son Excellence, se conformant à l'avis émis par l'auditeur du gouvernement, ratifie la sentence. Mais, reconnaissant que la peine est trop légère et qu'elle n'est point l'application stricte des lois établies, Son Excellence ordonne que le président et les membres de la cour soient envoyés dans une forteresse pour y subir deux mois de détention.

Publié par ordre de Son Excellence.

Ce procédé n'est, au reste, que conforme aux habitudes des capitaines généraux de l'île de Cuba. En Espagne, et dans les colonies surtout, on change les hommes, les noms, les programmes : on ne change pas les choses. Les mœurs despotiques sont si profondément invétérées qu'il faut autre chose que des décrets et des révolutions politiques pour les détruire.

Telle est donc, à cette heure, la situation de l'insurrection cubaine. Il ne nous paraît pas douteux que l'entreprise de Manuel Cespedès n'ait un meilleur succès que celle de Lopez. L'Espagne sent si bien sa faiblesse qu'elle vient de plier son intraitable orgueil dans l'affaire du *Virginus*. Au point de vue de la légalité stricte, elle était dans son droit, et jamais, en d'autres temps, un gouvernement quelconque n'eût obtenu d'elle les satisfactions à l'humanité qu'exigeait le protocole de Washington. Mais elle a vu que si les États-Unis avaient ce prétexte plausible, ils pouvaient d'un geste émanciper Cuba. Elle a donc cédé devant le froncement de sourcil de ce grand peuple; c'est une preuve suffisante de l'état précaire auquel elle est réduite dans sa colonie. Mais l'incident qu'elle vient d'écartier au prix d'un sacrifice d'orgueil renaîtra d'un moment à l'autre; et l'Europe, qui a toujours couvert si pieusement de son manteau une nation européenne dans les mers des Antilles, aura le regret d'y voir restreint encore son nom et son prestige. Elle aura peut-être aussi un regret plus généreux : celui de voir Cuba ne sortir de sa longue servitude, au prix d'héroïques efforts, que pour perdre sa nationalité, ses mœurs, les traditions qui lui sont chères, et voir tarir dans ses veines jusqu'au sang de ses aïeux. Le torrent des Yankees passera sur elle comme une coulée de lave, et ainsi que l'a dit excellemment M. Duvergier de Hauranne : « Le lendemain de l'annexion de l'île aux États-Unis serait aux yeux des vieux Cubains le commencement d'une irruption de barbares, plus terrible que celle qui a transformé le continent européen. Là, les conquérants ont été conquis à leur tour par la civilisation du vaincu, tandis que pour le créole le Yankee est un barbare civilisé qui viendra lui imposer sa langue, sa religion, ses mœurs, et écraser ou humilier les

n dignes. Au bout de cinquante ans l'anglais y sera devenu, comme en Louisiane, la langue officielle; l'espagnol aura disparu. Cette inévitable humiliation ne laissera point la race conquise indifférente, et le jour où elle se sera liée les mains elle commencera à déplorer sa servitude. »

D'un autre côté, si Cuba conservait son autonomie, et si les États-Unis trouvaient leur intérêt à la lui laisser, il ne manque pas d'exemples, dans les républiques de l'Amérique du Sud, des mœurs politiques que l'Espagne laisse derrière elle. Le Mexique et la Colombie ne sont pas loin, et c'est le châtiement providentiel de l'Espagne monarchique dans le nouveau monde que de n'y avoir semé que des ruines. Si douloureuse que soit la condition présente de Cuba, cette condition est prospère en comparaison du déchirement des factions sous une constitution indépendante. De deux maux il faut choisir le moindre, et mieux vaut l'absorption dans un grand et glorieux corps politique que l'anéantissement par l'anarchie et par la guerre civile.

Il y aurait un troisième terme qui répondrait à tous les besoins, un heureux compromis qui sauvegarderait tous les intérêts, les intérêts matériels de l'Europe, les intérêts moraux de l'Espagne et les intérêts plus respectables encore de l'humanité. — Ce serait celui qui propose depuis longtemps l'Angleterre, et dont elle-même a donné l'exemple à l'égard de ses colonies. Ce serait que l'Espagne conservât sa souveraineté de Cuba et lui donnât, avec les modifications que les différences de race et d'éducation comportent, une constitution analogue à celle dont jouit le Canada. Le pavillon espagnol couvrirait alors la véritable et effective indépendance du pays, et si on levait un peu moins de *pesos* par la voie de l'impôt, on n'entreprendrait point d'armée permanente et l'on conserverait le plus clair bénéfice des colonies : un entrepôt, un marché national, et surtout l'activité de la vie maritime. L'Espagne en viendra-t-elle bientôt à le comprendre? Le gouvernement républicain osera-t-il affronter l'impopularité de ce qu'on appellera, dans le parti monarchique, la perle des colonies? Il faut être fort pour agir avec une certaine grandeur, et aujourd'hui l'Espagne tourne dans un cercle vicieux. La guerre permanente contre Cuba est pour le gouvernement une source de faiblesse, et cette faiblesse même l'empêchera peut-être de trancher la question de Cuba. Le passé est un manteau de plomb qui s'attache à nos épaules; l'Espagne expiera longtemps ses vieilles erreurs, et le gouvernement de M. Castelar, pas plus qu'un autre, n'a le pouvoir de s'affranchir des préjugés espagnols.

LÉO QUESNEL.

## CAUSERIE LITTÉRAIRE

Nous allons aujourd'hui voyager en Grèce avec trois guides différents. Le premier est M. Foucart, l'ancien élève de l'école d'Athènes, bien connu pour avoir l'honneur de certaines découvertes dont d'autres ont eu la récompense. M. Foucart nous promet une histoire complète des sociétés religieuses chez les Grecs, étude considérable qui pourra éclairer d'une lumière nouvelle un grand nombre de questions encore un peu obscures. En attendant, et comme avant-goût, il étudie aujourd'hui les associations qui apportaient et propageaient

dans la Grèce le culte des divinités étrangères (1). C'est un travail de première main s'il en fut. L'auteur arrive à des conclusions toutes nouvelles par un chemin à peine frayé. Il a mis en œuvre ou des matériaux anciens, mais qu'on avait trop négligés, — témoignages des orateurs, des poètes comiques, des moralistes; — ou des matériaux tout nouveaux, inscriptions récemment découvertes, dispersées dans un grand nombre de recueils français, grecs, anglais, allemands et russes: quelques-unes même sont inédites. Pour éviter à ceux qui voudront s'occuper de ces matières une recherche longue et souvent difficile, M. Foucart a réuni à la fin du volume toutes ces inscriptions comme pièces justificatives.

La division de l'ouvrage est très-simple. Dans la première partie, nous trouvons la composition et l'organisation de ces associations religieuses. La religion et le culte occupent la seconde partie. L'auteur montre de quelle manière étaient introduites dans la Grèce les divinités de la Thrace, de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte; il prouve que, transplantées en Grèce, ces cultes conservaient, quoi qu'on ait pu dire, le caractère qu'ils avaient dans l'Orient. Un chapitre sur la législation athénienne concernant les cultes étrangers contient des faits nouveaux et des arguments qui semblent trancher la question. La troisième partie étudie l'influence morale de ces associations religieuses. Le développement toujours croissant des religions propagées par les *Thiases* et les *Éranes* ne saurait être contesté; au contraire, le culte de l'État, sans être abandonné, devient de plus en plus une cérémonie tout extérieure et ne paraît exciter aucune ferveur. A quelles causes attribuer un tel succès? Faut-il, comme M. Wescher, en faire honneur au caractère d'un culte libre, spontané, fraternel, plus capable de satisfaire les âmes à une époque d'inquiétude religieuse et d'agitation morale comme l'époque alexandrine? M. Foucart cherche à démontrer le peu de valeur, soit comme élévation du sentiment religieux, soit comme influence morale, de ces cultes venus de l'Orient. Il a pour lui les orateurs anciens, les poètes comiques, les moralistes, l'antiquité tout entière, qui a protesté contre les scandales de certaines cérémonies étranges et les ivresses peu saintes des initiés. Quant au trouble des esprits, c'est confondre, dit-il, deux époques différentes. Cette agitation morale, cette inquiétude religieuse, se sont réellement produites à Rome sous l'empire. Les Grecs de l'époque alexandrine n'éprouvèrent pas les mêmes sentiments. La foule ne se passionna point pour les doctrines des philosophes, et l'agitation, si elle se produisit, ne dépassa point un cercle fort restreint. En tout cas, ce grand mouvement des esprits daterait de la période alexandrine, et le succès des Thiases et des Éranes date d'une époque bien antérieure en Grèce; de même à Rome, vers le temps des guerres puniques, les dieux de l'Orient firent plus d'une fois invasion dans la république; attribuera-t-on leur succès à l'agitation morale et à l'inquiétude religieuse des esprits? — Il faut donc chercher une autre cause.

Sera-ce l'attrait, de doctrines plus relevées et plus consolantes, ainsi que le prétend M. Renan? Est-il vrai que s'il est resté dans le monde grec un peu d'amour, de piété, de morale religieuse, qu'il été grâce à la liberté de pareils cultes

(1) *Des associations religieuses chez les Grecs, Thiases, Éranes, Orgeons*, avec le texte des inscriptions relatives à ces associations, par P. Foucart. — Paris, Klincksieck.

privés? — M. Foucart ne saurait y souscrire. Il ne veut pas que l'on tienne compte des interprétations morales ou philosophiques données à certains symboles des religions orientales, interprétations qui furent d'ailleurs, croit-il, postérieures au développement des Thiasos. Mais comment en fixer la date? Ce serait, dit-il, une discussion délicate. Oui précisément, et c'est pour cela même qu'il me paraît absolu et opiniâtre en ses conclusions. Qui affirmera, en effet, que le sens symbolique de tel ou tel dogme n'est apparu qu'en telle ou telle année? Qui démontrera qu'il ne s'était pas manifesté à un certain nombre d'esprits avant de se formuler dans les livres? Doctrines nobles et consolantes! dit M. Renan;—culte étrange et plein de scandales! répond M. Foucart. Mais les deux choses sont-elles à tel point inconciliables? C'est le sort de toute religion d'être attaquée et défendue avec une apparence de raison. Ses adversaires trouvent aisément dans le culte extérieur, avec ses cérémonies plus ou moins bizarres, imaginées pour captiver les sens plutôt que l'esprit de la foule, tout un arsenal d'armes commodes. Ses avocats ne veulent voir au contraire que le sens caché de ces formes symboliques et l'influence exercée en somme sur les âmes. Il serait plus équitable de se placer aux deux points de vue. C'est ce que fait Plutarque. Il condamne les prêtres égyptiens, il les déclare dignes de tout mépris: c'est une race de vagabonds et de mendians; et en même temps il rend hommage à la grandeur morale du culte d'Isis; son admiration est sincère pour les enseignements que contient la religion de la déesse égyptienne. M. Foucart le remarque lui-même: mais il ajoute que ceux des écrivains anciens qui reconnaissent le mérite de quelques-unes de ces religions étrangères ne sont pas les moins sévères pour les associations qui prétendaient propager leur culte. Que conclure de là? On avait conclu jusqu'ici que ces religions valaient mieux que leurs représentants, que c'est malgré leurs prêtres que le sens élevé de certains dogmes s'était dégagé, malgré leurs prêtres que leur influence s'était étendue. Tel n'est pas l'avis de M. Foucart. Il pense que les religions se propagent et prospèrent en raison directe de leur absurdité. Selon lui, celles de l'Orient ont dû leur succès à tout ce qu'il y avait en elles de détestable. Le culte officiel de la Grèce s'était trop épuré pour soutenir la concurrence; il n'avait, lui, pas assez de magiciens, de charlatans, de faiseurs de miracles à son service; voilà pourquoi il ne pouvait lutter. Ses dieux spirituels ne pouvaient promettre à leurs adeptes les mêmes jouissances que promettaient les divinités grossières et sensuelles de l'Orient; voilà pourquoi il devait être vaincu. Il succomba non à ce qu'il y avait en lui de faux et d'absurde, mais à ce qu'il y avait de moral et de raisonnable.

Conclusions attristantes! Je ne sais si M. Foucart persuadera tous ses lecteurs; peut-être trouvera-t-on qu'il veut trop avoir raison sur tous les points: toujours est-il que son très-conscientieux ouvrage fera sensation. Ceux mêmes qui ne se laisseront pas entièrement convaincre, et qui, pour se rendre compte du développement des religions orientales transplantées en Grèce, n'abandonneront pas l'explication de M. Renan, seront néanmoins quelque peu ébranlés. Il leur faudra tenir compte des faits nouveaux, présentés en un faisceau imposant, et des témoignages de l'antiquité même, qui semblent justifier la thèse de M. Foucart. Peut-être la conclusion définitive sera-t-elle un tempérament entre les deux explications. Les religions de l'Orient ont séduit la masse du peuple par ce qu'il

y avait de grossier et de sensuel dans leur culte, les esprits distingués par ce qu'il y avait de noble et de relevé dans leurs dogmes. On accordera à M. Foucart tout ce qu'il veut sur les misères, les scandales, les hontes de ce culte; mais on lui concédera moins aisément que ces misères et ces scandales eussent suffi pour assurer le développement des religions nouvelles.

Ce qu'il y a d'absolu dans les conclusions du livre est loin de nuire à l'intérêt du livre même. L'ardeur opiniâtre, l'insistance passionnée de la discussion, donnent à l'œuvre l'unité et la vie. L'attention du lecteur ne se lasse pas un instant. Vous vous sentez conduit par une main puissante vers un but nettement marqué; on ne vous fait point faire un pas qui ne vous en rapproche; la passion de votre guide se communique à vous peu à peu; vous arrivez sans avoir senti la moindre fatigue. Si je ne craignais de désobliger M. Foucart, je dirais que son livre, bien que portant sur des questions si sérieuses, est à force d'entrain, de verve et d'humeur guerroyante, attrayant et presque amusant.

Nous restons en Grèce avec M. Morillot, qui nous promène à l'*Agora*, dans les tribunaux, dans les boutiques des logographes (1). C'est un guide de beaucoup d'esprit, avec lequel il n'y a pas à craindre l'ennui. Lui aussi en des sujets sérieux nous amuse; mais lui, c'est le pari pris: il s'est dit qu'il fallait égayer le voyage. Anecdotes, épisodes, allusions piquantes, portraits, malices, il prodigue tout ce qui réveille l'attention. C'est qu'en effet cette étude a été faite pour être lue à la rentrée de la conférence des avocats. De là une double nécessité pour l'auteur: parler de choses sérieuses, ce qui n'était pas pour lui une difficulté, car il est facile de voir qu'il a lu et sait beaucoup; en parler avec agrément, ce qui ne l'embarassait pas davantage, car il a du sel à revendre. Il a donc rempli les deux conditions, et il faut l'en féliciter sans doute. Cependant, en lisant cette spirituelle, trop spirituelle étude de l'antique, je ne pouvais m'empêcher de songer aux réflexions très-justes que faisait, il y a longtemps déjà, M. Nisard sur les lectures publiques à Rome aux siècles de décadence. Quand il faut distraire un auditoire qui ne veut pas s'ennuyer, qu'arrive-t-il? Au désir naturel de plaire succède l'effort pour plaire. Trop de traits brillants, trop de saillies, trop de désinvolture. On introduit le mot plaisant de gré ou de force. On trouve moyen, à propos de l'éloquence judiciaire, de mettre en scène Ulysse sortant de l'eau et adressant un discours à la jeune Nausicaa « dans le costume le moins oratoire qui fut jamais»; on fait entrer par une porte dérobée le beau Ménélas et la belle Hélène; on détaille avec complaisance la scène du jugement de Phryné, apparaissant aux juges comme Vénus au sortir de l'onde. On proteste qu'on ne fera pas d'allusions, ce qui est une manière de les annoncer, et l'on trace le portrait de l'avocat qui pleure, puis le portrait de l'avocat qui arpente la tribune et en meurtrit les rebords de coups de poing destinés à porter chez les auditeurs la persuasion que ne contiennent point ses paroles, qui se frappe la poitrine et les cuisses, lève les bras au ciel, masquant sous cette fantasmagorie théâtrale le vide de l'argumentation. Et l'auditoire de sourire. Avez-vous vu au Théâtre-Français Got dans l'Intimé? Il est un peu l'Intimé et beaucoup M<sup>e</sup> \*\*\*. Et le public de rire. C'est charmant comme

(1) *De l'éloquence judiciaire à Athènes*, par André Morillot, 1874, Paris, Cotillon.

antais dans une pièce toute de fantaisie, car les *Plaideurs* ne sont pas autre chose. Supposez une comédie sérieuse qui fût la peinture exacte des mœurs judiciaires du xvii<sup>e</sup> siècle, la fantaisie et l'illusion moderne n'y seraient plus de mise.

Ces réserves faites, — et contre les conditions d'un genre faux plutôt que contre l'auteur qui les subit, — je ne saurais trop engager à lire cette étude très-substantielle, pleine de faits, de jugements nullement banals, d'aperçus ingénieux. L'auteur, pour se dédommager de la nécessité d'amuser, a tenu à instruire. Sur l'industrie des logographes, les variétés de l'espèce, les ruses du métier, il y a un certain nombre de pages excellentes. Lysias, Hypéride, Eschine, Démosthène, sont appréciés avec autant de goût que d'indépendance. Peut-être même ne faut-il pas regretter les détails trop amusants et les allusions trop vives : pour les idées justes et sérieuses, ce sont des passeports auprès des gens du monde comme auprès de l'auditoire qui y a applaudi.

Nous sommes encore en Grèce avec M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire (1); mais, cette fois, dans la Grèce moderne. Comment notre littérature y est-elle goûtée, quels sont ceux de nos auteurs que la traduction y a popularisés? Voilà ce qui est intéressant à savoir et ce que nous apprenons par des détails fort précis. M. Gidel, dans un Mémoire couronné par l'Institut, avait déjà signalé les curieuses imitations de nos vieux poèmes du moyen âge. Pendant la période byzantine, Homère avait cédé la place, dans sa propre patrie, à Benoît de Sainte-More, à Robert Wace, à Chrestien de Troyes. Flore et Blanchefleur, le roi Artus et Lancelot étaient plus populaires en Grèce que le sage Ulysse et le bouillant Achille. C'étaient moins, à vrai dire, des traductions que des imitations faites encore avec beaucoup d'art et une certaine indépendance. L'année fatale de 1453 vint suspendre tout mouvement littéraire en Grèce; la langue et la littérature grecques réfugiées en Occident, et principalement à Venise, ne donnent plus que de rares signes de vie. Au xviii<sup>e</sup> siècle, enfin, elles se réveillent. Naturellement, avant d'écrire des œuvres originales, on s'occupe de populariser les chefs-d'œuvre des littératures de l'Europe et spécialement de la France. L'*Essai sur les mœurs, le Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, l'*Histoire de la conjuration des Espagnols contre Venise*, sont les premiers ouvrages traduits. A la fin du siècle, en même temps que la traduction de la *Pluralité des mondes*, paraissait la célèbre imitation de la *Marseillaise*, par Rhigas :

« Allons, enfants des Grecs, enfants des héros! le jour de gloire est arrivé! Illustres et antiques ossements, venez, reprenez la vie, sortez de vos tombeaux; voyez la patrie qui gémit et qui verse des pleurs! Aux armes, Hellènes! Prenez vos armes! Qu'un fleuve de sang ennemi coule devant vos pieds!... »

A partir des premières années du xix<sup>e</sup> siècle, les traductions abondent en Grèce. Aujourd'hui, on ne peut plus les compter. Il n'est pas un seul ouvrage important publié en France, en Angleterre, en Allemagne ou en Italie, qui ne soit traduit aussitôt. M. le marquis de Saint-Hilaire regrette même avec raison que le choix ne soit pas toujours très-éclairé. Devineriez-vous quel est l'ouvrage qui a eu l'honneur du plus grand nombre d'éditions? C'est la *Cuisinière bour-*

*geoise*. Les romans de Paul de Kock viennent en seconde ligne. M. Ponson du Terrail est fort goûté, et les résurrections de Rocambole charment les descendants de Périclès. Les journaux de modes sont aussi très, en faveur. L'étude du marquis de Saint-Hilaire contient bien d'autres détails curieux. Je m'étonne qu'About, dans sa *Grèce contemporaine*, ait négligé cette question des traductions et des lectures. N'y aurait-il pas là un intéressant sujet d'études sur le vif pour les élèves de l'École d'Athènes? A quelles classes de lecteurs s'adressent spécialement les divers ouvrages? Paul de Kock est-il lu par la jeunesse des deux sexes? Comment expliquer la faveur plus ou moins grande dont jouit tel ou tel auteur? Comment concilier ce que les voyageurs nous disent de la cuisine grecque avec la vogue de la *Cuisinière bourgeoise*? Comment expliquer le succès de Condillac dans la patrie de Platon? Que d'autres questions encore dont la solution serait intéressante!

Je m'empresse de signaler aux amateurs des belles éditions celles des *Œuvres complètes de Beaumarchais* (1), par M. Louis Moland. Les travaux les plus récents sur Beaumarchais et ses ouvrages ont été mis à profit, et nous avons cette fois l'œuvre authentique et complète. De belles gravures sur acier, d'après les dessins de Staal, y ajoutent encore du prix. M. Moland aurait pu donner plus d'étendue à la notice qui ouvre le volume; il a pensé sans doute qu'après tant de travaux sur Beaumarchais, il suffisait de donner avec précision et exactitude les principaux renseignements biographiques.

M. Louis Moland vient de publier en même temps, en collaboration avec M. Ernest Grégoire, la traduction des contes danois d'Andersen (2). Ces contes seront lus avec un grand plaisir par les enfants et sont de nature à intéresser les parents. La fantaisie n'y exclut pas l'observation, et l'ironie un peu sombre n'exclut ni la sensibilité ni la grâce.

Je recommande également la traduction que vient de donner M. L. Reclus d'une *Excursion d'été dans le Groenland*, par le docteur J. Hayes (3). C'est un ouvrage instructif et fort amusant. L'auteur raconte avec beaucoup d'humour les incidents et les péripéties de ce voyage hardi autour de la terre verte.

L'an dernier, M. Jousselin offrait à la jeunesse les *Enfants pendant la guerre*; il lui offre cette année les *Enfants pendant la paix* (4). Ce sont encore de bien petits vers, coulant de la même source, et cette source n'est pas l'Ilippoerène. Mais pourquoi raconter ces petites histoires en des apparences de vers? L'auteur a pensé sans doute que les leçons morales se graveront mieux, grâce à des apparences de rimes. C'est en effet un assez bon moyen mnémotechnique; les *Racines grecques* en sont la preuve.

MAXIME GAUCHER.

(1) Garnier et C<sup>o</sup>.

(2) Garnier et C<sup>o</sup>.

(3) Hachette et C<sup>o</sup>.

(4) Hachette et C<sup>o</sup>.

Le propriétaire-gérant : GERMER BAILLIÈRE.

(1) *Des traductions et des imitations en grec moderne*, par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. — Paris, Chamérol.



